D

M. F. PRUDENT CAZEAU

PRÊTRE-MISSIONNAIRE

I

SES PREMIÈRES ANNÉES

M. F. P. Cazeau est né à St. Pierre, Rivière du Sud, l'année 1843, et fut baptisé par le Révd. M. Ls. Parent, actuellement curé de St. Jean Port-Joli. Sa pieuse mère cultiva avec un grand soin ses premières années. Dès qu'il fut d'âge à commencer son éducation, elle le confia aux bons Frères de la Doctrine chrétienne de Montmagny. Ce fut là, dans l'été de 1855, que M. A. Pelletier, alors directeur du Collége de Ste. Anne, assistant à la distribution des prix, remarqua cet enfant qui semblait se distinguer entre ses petits compagnons par ses succès, sa candeur et sa piété. Il crut devoir conseiller à sa famille de poursuivre son éducation en l'envoyant immédiatement dans un séminaire.

Il entra donc au Collége de Ste. Anne le 7 septembre 1855. Grâce à son application, il compléta son cours d'études en huit ans. Il se distingua toujours entre tous ses compagnons par sa fervente et constante piété, par son amour pour le travail, par sa bonne conduite, et par son grand respect pour ses supérieurs et ses maîtres. Il présageait déjà ce qu'il serait plus tard ; on le proposait comme modèle à ceux de son âge. Il ne faut cependant pas s'imaginer qu'il faisait tout par attrait, et que Dieu lui épargnait les petites épreuves qui se rencontrent souvent dans la vie collégiale. Non ; il aurait pu faillir à ses devoirs lui aussi, *potuit transgredi*, il a eu ses moments de luttes et de combats ; aucun mortel n'en est exempt. Mais sa volonté, qu'il a eu soin de fortifier par la prière, l'a admirablement servi dans la pratique du bien.

Nous sommes heureux de pouvoir recueillir la première lettre que M. F. P. Cazeau, notre jeune et zélé missionnaire, adresse à sa vieille mère du lieu de sa mission. Ce sera une consolation pour tous ses parents et amis. Elle n'a pas été écrite pour la publicité, c'est le récit simple et naturel du voyage. L'auteur parle comme il le ferait dans l'intimité de la famille, mettant de côté la forme littéraire. Néanmoins, telle qu'elle est, dépouillée de tous les ornements du style, elle annonce une plume facile. Elle a été écrite bien plus sous l'inspiration du cœur que sous celle de l'imagination. Les sentiments religieux et ceux de la piété filiale qui y dominent, révèlent dans ce jeune missionnaire une grandeur d'âme peu commune, une volonté et une énergie héroïques. Si le soldat qui verse son sang pour la patrie mérite les éloges de tous ses concitoyens, le missionnaire qui fait le sacrifice de tout ce qu'il a de plus cher pour aller porter les lumières de l'Evangile aux nations barbares, et recevoir peut-être, en échange, la palme du martyre, n'est pas moins digne d'admiration. La Religion chrétienne peut seule élever ainsi les caractères et agrandir les âmes. Heureuses les mères qui savent la faire aimer et pratiquer de bonne heur à leurs enfants !

M. Cazeau, doué de bons talents, a fait de fortes et solides études : elles auraient pu être même brillantes si sa santé ne l'eût obligé à interrompre fréquemment ses classes. Doué d'une forte constitution, il éprouvait sans cesse le besoin d'exercices violents : la vie sédentaire lui était tout-à-fait contraire.

Il prit l'habit ecclésiastique en septembre 1864. Ce ne fut pas un grand sacrifice pour lui que le renoncement au monde. Le dessein de se consacrer à Dieu était arrêté chez lui depuis longtemps. Mgr. l'Archevêque Blanchet avait accepté l'offre de ses services comme missionnaire, lors de son avant-dernier voyage en Canada. Il était donc tout préparé à entrer dans la carrière sacerdotale. Aussi sa vie de séminariste fut-elle un sujet d'édification pour tous ses confrères. Personne parmi eux ne fut plus pieux, plus studieux, plus attaché à la règle, plus discret que notre jeune ami. Sa mémoire sera toujours chère à ses supérieurs, à ses confrères, et aux jeunes élèves du Collége ; et notre souhait le plus ardent est qu'il ait chez ces derniers de nombreux imitateurs.

Nous donnons ci-après le récit de la belle fête de son ordination qui a eu lieu à St. Pierre le 30 septembre 1866, tel que publié dans le *Courrier du Canada* du 3 octobre, ainsi que les touchantes réflexions d'*Un Ami* à l'occasion de sa première messe. Nous ôsons croire que tous les amis nous en sauront gré.

25 février 1867.

II

SON ORDINATION À SAINT PIERRE

Si je savais écrire comme d'autres savent parler, j'aurais de magnifiques choses à redire à l'occasion de la fête religieuse si touchante qui a eu lieu dimanche dernier à St. Pierre, Rivière du Sud. Un jeune lévite, M. P. Cazeau, qui se destine aux missions lointaines, allait recevoir la consécration sacerdotale des mains d'un vénérable archevêque missionnaire, Mgr. F. N. Blanchet, comme lui enfant de cette paroisse. Le jour solennel était attendu avec une vive impatience, et rien de ce qui devait rehausser l'éclat de cette fête religieuse n'avait été oublié. Le zèle, l'infatiguable activité du digne et vénéré curé de St. Pierre lui ont fait faire de véritables prodiges. Il n'a pas cru trop faire cependant : car donner un prêtre à l'Eglise de Dieu, c'est une si grande chose !

A sa demande, M. MacBean accorda, avec une courtoisie au-d[illegible] de tout éloge, un train spécial qui amènerait à St. Pierre [illegible] le Supérieur et MM. les Professeurs du Collége de Ste. A[illegible], ainsi qu'une partie de leurs élèves, et qui les ramènerai[illegible] le soir. Il n'est pas inutile de dire ici que le trajet se fit avec une admirable précision.

Arrivés à la station de St. Pierre, les MM. de Ste. Anne trouvèrent plus de 100 voitures qui les attendaient. C'était magnifique de voir défiler dans le plus bel ordre cet imposant cortége. De bruyants *hourras* et les fanfares de la musique les accueillirent à leur arrivée au presbytère.

Neuf heures sonnaient et la cérémonie allait commencer. Le corps de musique donna le signal du départ, et Monseigneur se rendit du presbytère à l'Eglise, précédé du peuple et du du clergé qui lui formaient un digne et sympathique cortége. L'Eglise, ornée avec un goût exquis, était littéralement encombrée ; on était accouru de toutes parts pour voir l'auguste cérémonie.

Sa Grandeur avait pour prêtre assistant, M. Parent, curé de St. Jean Port-Joli ; pour diacre et sous-diacre d'honneur, MM. Cyprien Tanguay et Alexis Pelletier ; pour diacre et sous-diacre d'office, MM. F. X. Méthot et Achille Vallée. On remarquait encore dans le chœur MM. Hébert, Hamelin, Lagueux, Leclerc, Turgeon, Fournier et Bacon.

Le prédicateur, M. André Pelletier, supérieur du Collége de Ste. Anne, impressionna vivement l'auditoire en déroulant devant lui le sublime idéal de la grandeur de l'homme, réalisé dans celui que l'Eglise élève au sacerdoce de Jésus-Christ. Il fit voir que le prêtre, enrichi de tous les dons divins, vraiment Dieu par participation, est la plus grande force du monde. Puis, s'adressant au jeune lévite, nouveau Timothée, qui, à l'exemple d'un autre St. Paul, son vénérable archevêque, disait adieu à sa famille, à sa patrie, pour aller consacrer sa vie à la conversion des pauvres infidèles, il lui fit l'application de ces belles paroles de l'Ecriture : *Quam speciosi pedes evangelizantium pacem, evangelizantium bona !* Oui, c'est bien ici le lieu de dire que la religion catholique a seul le secret de ces fêtes qui font oublier les misères de la vie et qui ravissent jusqu'au ciel.

Le dîner, auquel assistaient plus de soixante convives, prêtres, élèves de Ste. Anne, parents et amis de l'ordinand, fut présidé par Sa Grandeur.

Lorsque l'office de l'après-midi fut terminé, Monseigneur fit la bénédiction du nouveau presbytère. Il adressa en cette circonstance quelques paroles admirables d'à propos, à cette foule immense qui voyait avec regret finir un si beau jour. Il dit que la paroisse de St. Pierre devait se proclamer bienheureuse d'avoir été le témoin d'une de ces solennités qui reflètent un caractère si divin ; il rappela que l'ordinand était le douzième prêtre que St. Pierre donnait à l'Eglise ; il exhorta les habitants de cette paroisse, catholiques si pleins de foi, à faire tous leurs efforts pour donner une éducation religieuse à leurs enfants ; puis enfin, il bénit la foule agenouillée devant lui, lui envoyant de la main, de la voix et du cœur, le salut des évêques : *La paix soit avec vous.*

Chacun se retira vivement ému et profondément édifié, répétant dans son cœur : *Benedictus qui venit in nomine Domini.*

UN TÉMOIN.

2 octobre 1866.

III

SA PREMIÈRE MESSE

Lundi, le premier du courant, M. Prudent Cazeau célébrait sa première messe dans l'église de St. Pierre de la Rivière du Sud. Il était assisté du Révd. M. André Pelletier, Supérieur du Collége de Ste. Anne. Mgr. F. N. Blanchet, accompagné de M. Ls. Parent, curé de St. Jean, voulut aussi assister à ce premier sacrifice offert par celui que, la veille, il avait élevé à la sublime dignité du sacerdoce; l'orgue mêlait sa voix majestueuse aux prières de tous les paroissiens rendus en foule dans leur temple pour remercier Dieu d'avoir choisi parmi eux un nouveau dispensateur de ses mystères.

Quelle fête délicieuse pour la mère du jeune prêtre, pour ses frères, ses sœurs et ses amis! Qui ne se serait senti ému en lui entendant prononcer ces paroles pleines de confiance: *Introibo ad altare Dei.* Je monterai sur la montagne qui domine le champ de bataille, et j'élèverai vers le ciel ces mains qui viennent d'être consacrées pour appeler sur les soldats du Dieu vivant la vaillance qui procure la victoire; je prierai pour mes parents et mes amis; je prierai pour l'Eglise militante et l'Eglise souffrante; je prierai pour ceux qui ne prient pas, pour les pécheurs qui ne voient pas la lumière qui les environne et pour les pauvres sauvages qui n'ont pas encore vu briller le flambeau de la Foi, qui gémissent encore dans les ténèbres de la barbarie.

Bientôt, le Fils de Dieu, docile à son commandement, s'incarne entre ses mains sacrées et remplit le lieu saint de sa majesté infinie. O Dieu de miséricorde! daignez faire comprendre aux hommes l'auguste prérogative dont vous revêtez vos prêtres. *Sacerdos alter Christus :* Jésus lui-même revit dans le prêtre. Par le ministère d'un homme, c'est réellement Jésus-Christ qui baptise, qui remet les péchés et confert la grâce de chaque sacrement.

L'Hostie sainte est consommée et une pluie abondante de bénédictions est descendue sur la foule agenouillée au pieds de l'autel et sur tous ceux pour qui le nouveau ministre du Seigneur a prié.

Alors vient le chant du *Te Deum*, le chant de l'action de grâces, hymne d'amour et de reconnaissance envers l'adorable Trinité. Oh! la plume ne saurait redire les transports de l'âme du jeune lévite, après sa première messe! Ce sont de ces choses célestes, pleines de douceur et de suavité, que les Anges et les Saints expriment par l'éternel hozannah, mais que les mortels ne savent que bégayer.

Monseigneur adressa ensuite quelques mots à la multitude

recueillie. Mais avant de donner un court résumé de cette allocution, je dois vous dire, M. le Rédacteur, que, la veille, une collecte avait été faite, dans l'église de St. Pierre, au profit des missions de l'Orégon. Quoiqu'elle n'eût pas été prévenue, la petite paroisse de St. Pierre donna une somme assez considérable. Monseigneur commença donc à peu près en ces termes :

" Mes amis, avant de me séparer de vous, probablement pour ne plus vous rencontrer sur cette terre, je m'empresse de vous remercier de la générosité avec laquelle vous êtes venus au secours des pauvres missionnaires de l'Orégon. Je n'essaierai pas de vous faire comprendre nos besoins de toutes espèces ; hélas ! vous ne sauriez les concevoir, vous qui êtes les enfants-gâtés, si je puis m'exprimer ainsi, de notre mère la Sainte Église. Mais Dieu joindra cette bonne œuvre à toutes celles que vous avez déjà faites et qu'on ne saurait trop admirer. Entr'autres choses, Messieurs, vous comprenez que je veux parler du magnifique presbytère que vous venez de bâtir pour votre zélé pasteur, et des travaux extraordinaires que vous avez faits pour en améliorer les abords d'une manière tout-à-fait splendide. Certes, je vois qu'il a dû vous en coûter quelques peines, quelques sacrifices ; mais ces peines et ces sacrifices vous ont semblé légers parce qu'il s'agissait de présenter un hommage au clergé, un hommage à l'Eglise. Aussi ces œuvres, qui font l'éloge de vos cœurs, qui sont des témoignages perpétuels de vos excellentes dispositions, n'existent pas seulement pour votre gloire, ce sont aussi des œuvres de salut. Dieu saura vous en récompenser.

" Et vous, pieuse mère, et vous frères et sœurs du jeune prêtre qui vient avec moi dans les pays lointains, ne le pleurez pas : son esprit et son cœur resteront avec vous. Ses prières ardentes feront descendre sur vous et sur vos enfants une paix et un bonheur qui surpassent tout ce que les affections humaines ont de plus tendre et de plus sympathique. "

Cette cérémonie si belle et si touchante terminée, Mgr. Blanchet prit les chars pour se rendre à Montréal, et se diriger en suite vers Baltimore pour le Concile national.

On dit que l'agent de la compagnie des vapeurs du Richelieu a eu la délicatesse de faire retarder, ce jour-là, le départ du *Montréal*, pour fournir au vénérable archevêque d'Orégon-City, l'avantage de faire le trajet de Québec à Montréal avec beaucoup moins de fatigue que par la voie ferrée. Nous ne saurions trop en féliciter l'agent de cette compagnie, dont tout le monde, d'ailleurs, se plaît à célébrer l'urbanité et la courtoisie.

C'est le 24 octobre que M. Prudent Cazeau se rendra dans les grandes provinces de l'extrême-ouest pour y annoncer la bonne nouvelle du salut.

4 octobre 1866. UN AMI.

IV

LETTRE À SA FAMILLE

PORTLAND, ORÉGON, 17 *décembre* 1866.

Ma bien chère maman,

Vous êtes inquiète sur mon sort, vous avez hâte de savoir de mes nouvelles; eh bien! rassurez-vous, je suis arrivé à Portland, après un voyage extraordinairement heureux de 30 jours, la veille même de l'Immaculée Conception. Gloire en soit rendue au Seigneur et à notre bonne Mère. Je vous invite à vous unir à nous, pour remercier le bon Dieu, avec les sentiments de la joie la plus vive et de la reconnaissance la plus profonde.

Mais comme ces quelques mots ne sauraient vous satisfaire, je vous ferai connaître les principaux détails et incidents du voyage. Comme c'est pour la famille, mes bienfaiteurs et amis que j'écris, on voudra bien me pardonner l'aveu que je ne puis commencer sans verser des larmes. Me voilà à 2,500 lieues de vous, objets si chers à mon cœur! Gardez-vous de croire cependant que je regrette d'avoir fait ce sacrifice. Jamais, mère chérie, j'ôserais dire, je n'ai tant senti la force de l'amour que j'ai pour vous, que depuis que je vous ai laissée. A chaque instant votre souvenir, qui m'est si cher, me poursuit, surtout dans mes prières.

Comme vous le savez, je quittai St. Pierre le 24 octobre dernier, jour où l'Eglise honore le glorieux archange St. Raphaël. On ne pouvait commencer un voyage si long et si périlleux sous de meilleurs auspices. Il m'est impossible de redire les émotions que j'éprouvai au moment où je vous laissai, mère bien-aimée, et vous frères et sœurs chéris. Vous fûtes témoin de ma douleur! Le Dieu des forts soutint ma faiblesse. La nature parla bien haut, mais la grâce l'emporta. Je partis, et M. Ovide Beaubien eut la complaisance de me conduire lui-même à la Station. Je suis heureux de reconnaître ici toutes les bontés que ce bon monsieur a eues pour moi. Durant le trajet, les émotions se calmèrent un peu; et je pus dire adieu à ceux de la famille qui retournaient, sans verser des larmes. Plusieurs personnes de la paroisse me firent les souhaits les plus affectueux. Je ne sais comment je me trouvai : je

m'affectionnais à tout, et à chaque instant je trouvais de nouveaux sacrifices à faire. En vérité, je dois tant à ces bons coparoissiens. Le matin même, à la messe que je célébrai pour implorer les bénédictions de Dieu sur notre voyage, l'église était presque pleine. En effet, c'est au pied des autels qu'il faut apprendre la charité et la fraternité.

Après quelque temps d'attente à la Station, les chars arrivent. Je serre de nouveau la main à mes chers parents et amis ; bientôt le clocher de St.-Pierre disparaît. Dieu seul sait si jamais et quand je reverrai ma paroisse natale ! Le trajet de St. Pierre à Québec se fit assez bien. Vers 5 heures, nous arrivions, vous mère chérie, avec mes frères et sœurs, chez une bonne cousine, et moi à l'Archevêché. Voilà une première journée dont le souvenir ne s'effacera pas de si tôt. Si ce sacrifice pouvait être acceptable au Seigneur, j'en serais amplement dédommagé.

Le lendemain, 25 octobre, je me décidai à laisser Québec plus tôt que je ne croyais, pour des raisons que vous connaissez. M. le Grand Vicaire Cazeau eut l'extrême obligeance de me conduire au vapeur. Ce n'est pas la première fois que je m'endette envers lui ; il est si bon, si charitable. C'est là, ô ma mère chérie, qu'il fallut se séparer !.... Comme je vous donnai ce dernier baiser de tout mon cœur ! ainsi qu'à vous, frères et sœurs chéris qui m'aviez accompagné jusque là !.... Comme ce sacrifice dût vous coûter ! ô ma mère ! mais il ne coûtait pas moins à votre enfant. La religion seule put nous soutenir alors. Comme elle est puissante, elle m'aidait à me séparer de ma mère ! Enfin, le *steamboat* part, puis un dernier adieu et un dernier salut. Longtemps mes regards restèrent attachés sur vous. Je vous voyais immobile, regardant de votre côté ce bâtiment qui emportait votre Prudent. Je ne voyais rien et je regardais encore. Alors je fis mon sacrifice, et nous recommandai tous à la Mère des affligés. Car, voyez-vous, quelque décidé que l'on soit, la nature conserve son empire. La grâce, cependant, la compense amplement en ces occasions. Le voyage de Québec à Montréal fut heureux. A 6 heures du matin, je frappais à la porte de l'Evêché, où je reçus la plus cordiale hospitalité.

Je fus un peu surpris de ne pas y trouver Nos Seigneurs les Evêques Blanchet ; pour ma part je n'étais pas en retard, et c'est tout ce qu'il me fallait. Ce jour là même, je descendis à St.-Hyacinthe.

Nouvelle déception : M. le Curé de St. Pierre n'y était pas. Je pris logement chez M. Lecours. Grâce à l'obligeance de ce digne prêtre, je visitai la communauté du Précieux Sang. Je fus grandement édifié, et je conserverai longtemps le souvenir de cette visite. C'est admirable de voir ces jeunes vierges

s'immoler jour et nuit pour la conversion des pécheurs, conjurant instamment le divin Sauveur de laver ces pauvres âmes dans son Sang Précieux !

De cette manière le temps se passa assez bien. La nuit, j'entendis du bruit à l'étage inférieur où je couchais ; je n'eus pas plutôt reconnu la voix de notre bon et bien-aimé curé, que je descendis immédiatement pour lui souhaiter la bien-venue. Maman, comme ma joie fut vive et sincère en revoyant M. le Curé ! Vous savez tout ce que je dois à cet excellent prêtre. Si la famille est pour lui un sujet de joie, elle ne pourra me rendre un plus grand service.

Le lendemain, M. le Curé chanta un *Service* pour le repos de l'âme de Madame Blais. Mgr. Larocque fit l'absoute, et dit quelques mots d'édification. Après le dîner pris à l'évêché, nous visitâmes le superbe collége de St. Hyacinthe qui s'honore justement d'avoir fourni, entre autres célébrités, quatre Pontifes à l'Eglise. Nous avions l'honneur d'accompagner Mgr. Purced, archevêque de Cincinnati. On nous fit voir, entre autres choses, les restes du vénérable M. Girouard, fondateur du Collége, sa soutane, et ses souliers trouvés récemment en faisant certaines fouilles. Le soir même, nous reprîmes le chemin de Montréal. Nos Seigneurs les Evêques étaient arrivés. Le temps que M. le Curé N. Beaubien passa à Montréal fut employé à visiter les institutions si nombreuses dont cette ville s'honore à si juste titre. Ces courts instants s'écoulèrent bien rapidement ; et, lundi, 29 octobre au soir, il me fallait dire adieu à notre bon M. le Curé !..... Je sentis alors mon cœur brisé par cette séparation ; je ne puis y penser sans pleurer encore. J'estime et je respecte ce charitable et zélé ministre du Seigneur comme un père. Je sentais que c'était le dernier ami et bienfaiteur que je saluais sur cette terre du Canada. Je cherchai ma consolation dans la prière, et j'éprouvai la vérité de cette parole de l'Ecriture-Sainte : *Le Seigneur est proche de ceux qui l'invoquent.*

Comme il était trop tard pour prendre le *steamer* qui laissait New-York le 1er novembre, Mgr. l'Archevêque voulut bien me permettre de l'accompagner dans sa visite au Côteau du Lac, aux Cèdres où il avait été dix ans curé, et à Vaudreuil. Je vous ai déjà écrit à propos de ce voyage. Le 2 novembre au soir, Sa Grandeur revenait à Montréal où je restai jusqu'au 7, jour où toute la caravane se mit en route. Le matin, après avoir célébré la sainte messe au couvent du Pied du Courant, d'où partaient les huit Sœurs de Jésus-Marie, après nous être mis sous la protection de l'Etoile des Mers, nous prenions les chars à 3½ heures de l'après-midi. Sa Grandeur Mgr. de Montréal vint reconduire Nos Seigneurs, et nous garantir un heureux voyage, en nous donnant sa bénédiction. J'examinai ces

campagnes du beau Canada, dont l'aspect concordait si bien avec mes pensées que je pourrais appeler *naturelles*. Nous voyageâmes toute la nuit sans pouvoir reposer. Il fallut changer de chars trois fois, et cela, au beau milieu de la nuit, au risque de se faire écraser à chaque instant par les trains qui vont en tout sens. Néanmoins il n'y eut pas d'accident, et le 8 novembre, à 11 heures du matin, nous arrivions à New-York. Les *yankees* furent bien étonnés de nous voir. Ils se demandaient : *what is that ?* Le costume des Sœurs surtout leur faisait ouvrir de grands yeux. Vous vous imaginez facilement le contraste frappant qu'offrait l'air d'indépendance des *américaines* et celui si humble et si modeste des Sœurs. Nous descendîmes à l'hôtel de *Silby House*, tenu par un catholique. Le séjour à New-York me fatiguait. Je n'aime pas ce tintamarre continuel que la nuit ne saurait interrompre. Je visitai quelques églises ; voilà tout. J'aimerais mieux le séjour de New-Jersey, où j'allai, le soir, avec Mgr. l'Archevêque.

Le 10 novembre, à 10 heures du matin, nous laissions New-York par le vapeur *Arizona*, superbe bâtiment de 340 pieds de long. Au moment de nous confier à cet élément si perfide, je me sentis le cœur malade. Qu'avais-je à craindre ? La Providence ne veille-t-elle pas sans cesse sur ses enfants ? D'ailleurs je voyageais dans un bon but, et le matin j'avais célébré la sainte messe. Enfin, il me semblait que j'étais bien avec mon Dieu ; mais qui sait s'il est digne d'amour ou de haine ? Ces quelques réflexions me rassuraient tellement que pendant tout le voyage je n'ai pas craint un instant.

Le reste de la journée tout alla bien. Le lendemain, dimanche, Mgr. de Nesqualy dit la sainte messe. O maman, quelle douce consolation ! non, non, nous ne pouvons pas périr. Celui qui commande à la mer et aux vents nous en donne l'assurance ; il a voyagé avec nous quelques instants. Heureux bâtiment ! tu as eu un bien grand privilége. Je ne pus retenir mon émotion, et des larmes abondantes jaillirent de mes paupières. Les protestants ouvraient de grands yeux. Puisse ce divin sacrifice procurer la conversion de quelques-uns. Aimons notre sainte religion, ne rougissons pas de la pratiquer ; soyons catholiques sincères, les protestants mêmes ne peuvent nous refuser leur admiration. O vous tous, frères et sœurs bien-aimés, chérissez notre sainte religion, elle sera votre soutien dans la paix comme dans l'adversité. Faites-la aimer à vos enfants. Cet amour est le plus précieux héritage que vous puissiez leur léguer, c'est même votre premier devoir.

Vers quatre heures de l'après-midi, la mer commence à s'agiter, c'est que nous approchons du Cap Hatteras, dans la Caroline du Nord, et si redouté des navigateurs. C'est là que, pour la première fois, je remarquai d'assez gros poissons qui

prenaient plaisir à sauter dix à quinze pieds hors de l'eau, et cela pendant un assez long espace. Je les vis encore deux ou trois fois le reste du voyage. Vers le coucher du soleil, la mer était grosse, ce qui excita la bile d'un bon nombre de passagers. Je tins ferme, mais le lendemain il me fallut céder et faire *chorus* avec les autres toute la journée. J'en ai été quitte pour le reste de la traversée. Le soir, les Sœurs, bien que malades elles-mêmes, m'envoyèrent une petite liqueur qui eut un effet magique : le bon Dieu récompensa immédiatement leur charité.

Le 13 novembre, la mer était assez calme pour que nous pussions avoir la sainte messe à laquelle j'eus l'extrême bonheur de communier ; j'aurais pu être malade de nouveau, je me trouvais amplement dédommagé. Vers midi, nous apercevions l'île San-Salvador, une des *Bahama Islands*. Le soir, les Sœurs revenues de leur maladie, chantèrent l'*Ave maris stella*. Ma chère maman, comme ces accents pénétraient mon cœur, et me jetaient dans une sainte mélancolie ! Combien j'aurais été heureux si j'eusse eu alors le cœur du bon St. Stanislas pour louer cette bonne mère à qui je dois tout après Jésus ! Marie entendit la prière de ses enfants, et le lendemain le temps était beau ; nous eûmes la sainte messe. Vers midi, nous passions tout près de la côte ouest de Cuba. C'est alors que la chaleur commença à nous incommoder. Nous venions à peine de laisser Cuba en arrière que nous rencontrâmes *Ocean Queen*, autre bâtiment qui appartient aussi à la *Pacific Steamship Mail Company*. Nous échangeâmes les lettres, et le salut par deux coups de canon tirés par chaque vapeur. Nous étions alors dans la mer des Antilles. On s'était attendu à quelques revers ; mais au contraire, la mer était parfaitement calme. Tout le monde s'accordait à dire qu'on n'avait jamais vu une aussi belle traversée. On en proclamait ouvertement la cause : " c'est grâce, disait-on, aux prêtres catholiques et aux Sœurs que nous avons à bord." Un jeune ingénieur m'en fit la remarque et ajouta qu'ils le paieraient cher en retournant, car, pour lui, la présence d'un prêtre est un sûr garant d'un heureux voyage. Ainsi, vous voyez que les protestants savent reconnaître la supériorité du prêtre, et comprennent qu'il n'est pas un homme ordinaire. Que Dieu veuille rendre leur foi pratique, et les pauvres gens seront toujours en sûreté. Vers 5 heures, nous découvrîmes Haïti, mais nous passions loin de cette île.

Le 16 novembre, nous eûmes la sainte messe, ce qui prouve en faveur de la mer. Nous espérons arriver à Aspinwall dimanche au matin. En conséquence, on pèse aujourd'hui les valises des passagers ; et quiconque a plus de 100 livres pesant, paye 10 centins par livre pour passer l'Isthme. Après cela on met un *check* sur toutes les valises et boîtes. Sans cette

cérémonie, elles restent dans le bâtiment. C'est ce qui est arrivé pour les valises des Sœurs de Jésus-Marie, où j'avais mis mon habit d'hiver et quelques petits effets pour lesquels je n'avais pas de place. Cela est dû à une méprise ou négligence de la part des employés. Rien ne sera perdu, nous les attendons vers le milieu de janvier.

Nous arrivâmes en effet à Aspinwall le dimanche au matin, vers 6 heures. Nous avions auparavant satisfait au précepte d'entendre la sainte messe, et au conseil si salutaire de communier souvent, afin que les faibles deviennent forts, et les forts conservent leur force, comme le dit St. François de Sales, mon aimable patron. Aspinwall est une bien petite ville. Les rues sont malpropres, conséquemment l'air est loin d'être pur. Là on est fatigué par les vendeurs d'oranges, de citrons, de bananes, de vin, etc. Les nègres forment la majeure partie de la population ; ils parlent l'espagnol, beaucoup parlent aussi l'anglais. Je crois que, pour la plupart, ce sont des *flâneurs*. Aussi il faut avouer que la nature les gâte. Le passage de l'Isthme est un enchantement continuel, si ce n'est que la chaleur nous accable, bien que nous soyons dans la saison des pluies. Au moment où vous y pensez le moins, un orage vous tombe sur le dos, et aussitôt après il fait beau soleil. La mise des femmes et leur air de suffisance nous ont bien égayés. Vous les voyez traîner de longues robes, blanches autant que possible, les deux poings sur les côtés, et un seau sur la tête. La mise des soldats me frappa aussi beaucoup. Prenez le premier gamin venu, donnez-lui une capote sale, un fusil qui serait loin d'être flamboyant, et qu'il se suspend à l'épaule, un cigare à la bouche, et vous avez un soldat de l'Isthme de Panama, au moins à Aspinwall et à Panama. Vers 10 heures du matin, nous prenions les chars pour le passage de l'Isthme, qui dure 3 heures à peu près. Panama est une assez jolie place ; les constructions revêtent le caractère espagnol, de même qu'à Acapulco, dans le Mexique. L'évêque catholique que l'on avait chassé, est revenu il y a près d'un an. Nous n'eûmes pas le temps de visiter la ville. Le *steamer Montana* nous attendait. C'est encore un superbe vapeur de 360 pieds de long, appartenant à la même compagnie que l'*Arizona*. A 10 heures du soir, on levait l'ancre pour se diriger vers San-Francisco. Bien que la mer ne soit pas très agitée, plusieurs passagers ont une grande tendance à être malades. Ce fut là le seul combat du 19 novembre.

Le lendemain, 20 novembre, comme la mer était calme, Mgr. l'Archevêque me permit de dire la sainte messe. O ma bien chère maman, quel suprême bonheur votre fils n'a-t-il pas alors goûté ! Je tenais dans mes mains ce Dieu d'amour, pour qui je vous ai laissée ; je lui demandai de mon mieux de nous bénir, de nous sanctifier, toute la famille, mes bienfaiteurs, mes

amis. Une planche recouverte de nappes blanches que je mettais sur mon lit : tel est l'autel où le Dieu du ciel et de la terre s'incarnait de nouveau, à la voix de son ministre. C'est alors que l'on se sent reporté à Bethléem ! Vous remercierez bien le bon Dieu, maman, pour tout ce qu'il a fait pour votre enfant. Cet indicible bonheur m'a été réservé neuf fois pendant la traversée.

Le 22 novembre est parfaitement calme ; nous en profitons pour offrir le saint sacrifice, ainsi que toutes les fois que la mer pouvait le permettre. Nous passons près des côtes ; nous pouvons distinguer les habitations. Quatre poteaux plantés en terre, quelques lattes recouvertes d'une espèce de feuille semblable à celle du cocotier, forment la demeure des nègres en ces pays chauds.

Le 23 novembre la mer est bien grosse ; cette nuit les passagers d'entrepont ont eu peur que l'eau ne vint à les *arroser*. Pour moi, je n'ai pas craint un seul instant ; j'étais persuadé que nous arriverions heureusement. Voici l'idée que j'avais quand nous étions trop ballottés : Quand j'étais petit, et que maman me berçait, ce n'était pas pour me renverser ; eh bien, me disais-je, la Providence étant la meilleure des mères, comment pourrait-elle jeter ses enfants à l'eau ! Je ne sais si la parité est absolue dans son application, mais toujours est-il que je me consolais ainsi. Au moment même de cette secousse, qui avait effrayé certains passagers, la mort vint visiter un d'entre nous. C'était une pure victime, un jeune enfant catholique. Le capitaine permit à son père de le garder jusqu'à Acapulco, où nous devions arriver le lendemain. C'est moi, indigne ministre du Seigneur, qui fit les prières de l'Eglise sur la fosse de cet enfant. Je me rappellerai toute ma vie cette circonstance. A 1,500 lieues de mon pays, sur cette rive étrangère, je mêlais ma voix, au nom de l'Eglise, à celle des anges, pour remercier Dieu d'avoir enlevé de cette vallée de larmes cette jeune fleur avant que le souffle impur du monde ne vint en ternir l'éclat ! D'un autre côté, le bruit que faisaient les fossoyeurs déchirait mon âme et lui disait bien haut que nous ne sommes que des voyageurs ici-bas, et qu'il ne reste à tout homme que le tombeau pour partage. O vous tous qui m'êtes si chers, frères et sœurs, réfléchissez sur la durée éphemère et la caducité des biens de ce monde. Cherchez un bien, comme le dit St. Augustin, où sont tous les biens. Dans la pratique exacte de notre sainte religion vous trouverez le bonheur.

A 4 heures de l'après-midi, nous quittions Acapulco. On tira, à la citadelle, dix coups de canon pour saluer, je crois, Nos Seigneurs les Evêques et leur caravane. Un officier français vint à bord de notre bâtiment. Mgr. l'Archevêque l'ayant rencontré, engagea conversation avec lui. Sa Grâce lui dit que les

canadiens sont encore attachés à l'honneur et à la gloire du pavillon français, et qu'ils forment les vœux les plus ardents pour la prospérité de la France. C'est ce qui explique le salut militaire donné aux missionnaires de l'Orégon, tous canadiens-français.

Le 25 novembre, le temps continue à être beau. Les protestants en profitent pour faire leur *meeting ;* ils n'avaient pourtant pas à craindre de renverser le Précieux Sang ! C'est le seul acte religieux que je leur aie vu faire. Il faut avouer qu'ils s'occupent fort peu de pratiquer la religion ; pourvu qu'ils fassent de l'argent, voilà tout ; ils ne pensent pas plus loin. Mgr. de Nesqualy demandait un jour à l'un d'entr' eux : Croyez-vous quelque chose ? — Je crois en Dieu, répondit-il ; encore je ne sais pas trop ; peut-être y en a-t-il un.—Mais alors, lui dit Monseigneur, il ne faut pas aller en aveugle, assurez-vous s'il en existe un, car votre âme.....—Quand je serai vieux, dit-il, j'y songerai.—Mais si vous alliez mourir bientôt ?—Alors, *je courrai ma chance.*—Voilà une belle indifférence ! le protestantisme, religion de passion, conduit là.

Le 27 novembre nous passons tout près du Cap San Lucas, à l'extrémité de la Basse Californie. La chaleur ne nous fatique plus. D'ici à San-Francisco le voyage n'offrit pas beaucoup d'incidents, seulement la mer était un peu agitée. Le 30 novembre je n'oubliai pas que c'était fête au Collége de Ste. Anne, et j'espère me rappeler longtemps tout ce que je dois à cette maison. Puisse le Seigneur continuer de bénir cette belle institution, et en faire sortir de nouveaux missionnaires !

Le 1er décembre, on entend sans cesse prononcer San-Francisco ; c'est que nous y arrivons, et je suis bien content. En effet, il est si doux d'arriver au terme d'un long voyage. On allait revoir la famille, les amis, tout ce que l'on a de plus cher. Quel bonheur, n'est-ce pas ? Je trouvais bien naturel pour eux de se réjouir, et je me réjouissais avec eux. Combien pensèrent alors à remercier Dieu !

Le 2 décembre, nous arrivons à San Francisco, vers 7 heures du matin. L'entrée de la baie, nommée *Golden Gate*, est d'un accès difficile, nous pûmes nous en convaincre ; le vent soufflait avec violence, on voyait d'énormes masses d'eau s'élever comme des montagnes et sembler vouloir nous engloutir. Il n'y eut pas d'accidents. Pour moi, je prenais plaisir à regarder la mer en furie, qui allait se briser contre le rocher. Le doigt de Dieu la retenait et lui défendait d'outre-passer ses limites.

Je pensais pouvoir dire la sainte messe, mais ce me fut impossible. Je dus attendre jusqu'à 11 heures pour avoir mes valises. Je pris logement avec Nos Seigneurs les Evêques, chez l'Archevêque Mgr. Alamanez. C'est un dominicain ; en consé-

quence, il porte toujours la soutane blanche. Nous reçûmes la plus généreuse et la plus cordiale hospitalité. Ici, nous laissâmes les six Sœurs de Ste. Anne qui durent attendre un vapeur pour Victoria. M. Poulin, missionnaire des mines, se trouvant à San-Francisco, les accompagnera. Pour nous, nous partons pour Portland, le 4 décembre.

A San-Francisco, Mgr. l'Archevêque se trouva indisposé. Heureusement que cette indisposition n'eût aucune suite funeste. Dieu nous épargna cette épreuve.

Le voyage de San Francisco à Portland ne présenta aucun incident. La mer fut presque toujours en courroux. Plusieurs Sœurs furent malades. Je tins bon et refusai de payer le tribut. Le 6 décembre, nous étions en face de l'Orégon. Le soir, nous arrivâmes à la fameuse barre de la Colombie. On fut obligé d'attendre au lendemain pour entrer dans la rivière. Nous passâmes heureusement, en nous ouvrant un passage presqu'au milieu des brisants. A 5 ou 6 milles de l'embouchure se trouve Astoria. C'est un petit village assez bien bâti. On en rencontre encore plusieurs autres le long de la rivière. Le soir, vers sept heures, le canon annonçait notre arrivée à Portland. Nous n'étions pas attendu si tôt. Je fus fort surpris quand je pris place, à côté de Monseigneur, dans un magnifique carosse qui nous entraîna en peu de temps à travers les rues maccadamisées, et à la faveur du gaz, au palais de Sa Grâce, d'où je vous écris. C'est un *magnifique et superbe palais d'une vingtaine de pieds carrés*, sans grenier à comble, presque plat. L'Archevêque y habite avec son secrétaire, et un autre missionnaire qui s'y repose.

Le lendemain, fête de l'Immaculée Conception, Monseigneur célébra la messe au Couvent, à la suite de laquelle il chanta le *Te Deum*, pour remercier Dieu de notre heureux voyage.

Gloire soit rendu à Jésus, à Marie, à Joseph ; je suis missionnaire, et au lieu de mes missions ! Que n'ai-je le zèle d'un apôtre pour gagner quelques âmes au bon Dieu ! O Marie ! vous m'avez fait prêtre, vous m'avez fait missionnaire, faites que je sois un saint prêtre et un zélé missionnaire. Maman, le bon Dieu réserve peut-être ces grâces à vos prières, ne cessez donc pas de lui demander que votre fils s'immole chaque jour pour sa gloire et le salut des âmes.

Je ne suis pas fatigué de mon voyage. Je ne m'ennuie pas. Je suis occupé tout le jour, et je parle anglais continuellement. Le missionnaire doit remplir, à la lettre, cette parole du Sauveur : SOYEZ LE SERVITEUR DE TOUS. *Ainsi, je suis bien aise de savoir faire mon lit, balayer ma chambre, faire enfin le ménage.* A l'Archevêché, on n'est pas plus exempt de cette besogne qu'ailleurs. Sa Grandeur nous donne l'exemple.

Tous les matins, comme exercice après le déjeûner, je vais à la poste, et fais toutes les commissions. Le soir, je fends le bois, et en rentre pour la nuit et le lendemain. Le reste du temps j'étudie, ou bien, je travaille au bureau de Monseigneur, en qualité de secrétaire. Au reste, cet état de choses durera peu ; de tous côtés on demande instamment le prêtre, et Sa Grandeur devra bientôt me laisser partir : *Messis quidem multa, operarii autem pauci.*

Nous prenons nos repas au Couvent, tout près de notre maison. C'est une bien belle bâtisse. Les Sœurs font un grand bien. J'ai visité Oregon-City, c'est un joli poste, ou plutôt une belle ville ; il y a des manufactures de drap. Portland est assez bien situé, mais le site d'Oregon-City est plus beau ; cependant la navigation, pour y arriver, est plus difficile pour les gros bâtiments.

Je finis en vous embrassant de tout mon cœur, et vous aussi frères et sœurs chéris ; que la paix du Seigneur habite toujours parmi vous. Je conjure le Tout-Puissant de vous bénir, vous et vos familles. Quand vous m'écrirez, donnez-moi des nouvelles de tous. Saluez ma grand' mère, ma tante, mes oncles et tantes, enfin tous mes parents et amis.

Vous communiquerez cette lettre à toute la famille, et à M. le Curé N. Beaubien, que je salue et remercie de nouveau bien affectueusement, ainsi que M. Ovide. Saluez aussi en particulier les Dlles. Létourneau et la bonne Angèle. Je me suis aperçu avec chagrin que je n'avais pas le portrait de Philomène ; qu'elle se hâte donc de me l'envoyer, ainsi que ceux de Marguerite, Caroline, ma marraine, et tous ceux que je n'ai pas. Encore une fois, cette lettre est écrite pour la famille. Je n'aimerais pas qu'on vint à croire que j'ai voulu faire un rapport de voyage ; ce n'est pas à moi à le faire, et certes pour toutes les raisons imaginables.

Adieu. Priez pour moi. Je vous embrasse de nouveau.

Votre fils affectionné dans les saints Cœurs de Jésus et de Marie,

F. Prudent Cazeau,

Prêtre-missionnaire.